

8.

Quelques lettres inédites de violonistes belges
- Charles de Bériot, Vieuxtemps, Léonard -
au Musée royal de Mariemont (I)

Introduction

a) Le Musée royal de Mariemont

C'est en 1546, à Morlanwelz en Hainaut que Marie de Hongrie, soeur de Charles Quint et gouvernante de nos provinces décide la construction d'un pavillon de chasse, à quelques lieues de son palais à Binche. Aménagé, agrandi, et sans cesse embelli, ce petit bâtiment va rapidement se transformer en une fastueuse résidence d'été, bijou princier dans un magnifique écrin de verdure et d'arbres. Les archiducs Albert et Isabelle d'une part, Charles de Lorraine, gouverneur des Pays-Bas autrichiens de l'autre, comptèrent parmi les hôtes illustres de ce domaine.

En 1794, les troupes françaises ravagèrent la prestigieuse demeure témoin de l'Ancien Régime, et que l'on désignait comme un " Louvre de campagne".

Au début du XIXe siècle, une famille d'industriels hennuyers, les Warocqué, venus à Morlanwelz pour exploiter les richesses minières du sous-sol, firent l'acquisition du site de l'ancien domaine pour y établir leur propre résidence, le château de Mariemont.

Le dernier représentant de cette dynastie de maîtres-charbonniers, Raoul Warocqué, resté célibataire et décédé en 1917, légua à l'Etat belge le parc, le château et les collections. Devenu Musée, le château fut malheureusement détruit par un incendie dans la nuit du 25 décembre 1960 mais la plus grande partie des collections put être sauvée. A l'emplacement de ce château, on entreprit alors la construction du Musée actuel, sur les plans de l'architecte Roger Bastin ; le Musée fut inauguré en 1975 (2).

ooooooo

b) Les collections du Musée royal de Mariemont

Si déjà Abel Warocqué (1805-1864) et son épouse avaient marqué de l'intérêt pour les livres de prix et avaient amorcé une collection d'autographes, c'est à Raoul Warocqué (1870-1917) que revient le mérite et l'honneur d'avoir rassemblé les splendides collections qui forment aujourd'hui la base et l'existence du Musée de Mariemont.

Sa première passion de collectionneur, il la porte d'instinct vers les ouvrages précieux, les éditions anciennes et originales, les somptueuses reliures au point " qu'en 1890, à vingt ans, il possède déjà quelques huit mille volumes " (3).

Mais poussé par une curiosité éclectique de collectionneur, Raoul Warocqué entreprend de réunir aussi des sculptures grecques et romaines, des objets d'art égyptien, des pièces chinoises, des porcelaines de Tournai, des vestiges archéologiques de la région de Mariemont, des dessins, des lithographies, des médailles, ainsi

qu'un impressionnant ensemble de lettres, près de cinq mille, provenant de familles royales, princières, d'hommes politiques, de savants, d'écrivains...

Ce n'est qu'à partir de 1905 et avec l'aide de son ami George Van der Meylen, lui-même bibliophile averti, mélomane racé et organisateur de concerts, que le châtelain de Mariemont commence une collection d'autographes de musiciens et de manuscrits musicaux. Depuis cette date et jusqu'au début de la Première Guerre mondiale, en achetant des pièces, soit dans les ventes publiques et sur catalogues, soit chez les marchands spécialisés, il parvint à rassembler environ trois cents documents de valeur parmi lesquels de beaux manuscrits de Beethoven, de Schubert, de Schumann, de Mendelssohn, de Chopin, de Liszt et de Richard Strauss, et de nombreuses lettres de compositeurs, couvrant trois siècles d'histoire musicale; depuis Roland de Lassus jusqu'à Vincent d'Indy.

A cet ensemble déjà riche, il faut encore ajouter un lot de lettres adressées par quelques artistes du chant à Madame Marie Warocqué (1839-1909), la mère du donateur, ainsi que des documents offerts par des amis à la famille.

Le fonds musical du Musée de Mariemont demeure encore mal connu. Ces dernières années toutefois, grâce à quelques documents prêtés pour des expositions en Belgique et à l'étranger, à la faveur aussi de la récente Exposition organisée dans le Musée même dans le cadre de l'Année européenne de la musique (4), un nombre croissant d'autographes et de manuscrits a été porté à la connaissance des spécialistes et du grand public.

Nous examinerons successivement (5) :

- A. Une lettre de Charles de Bériot
- B. Une lettre de Henri Vieuxtemps
- C. Quatre lettres de Hubert Léonard :
 - 1) deux lettres datées et signées à un correspondant connu
 - 2) une lettre signée, non datée, à un correspondant connu
 - 3) une lettre signée, non datée, à un correspondant non identifié.

A. Charles-Auguste de Bériot, Lettre autographe signée, sans date,
 " jeudi matin "
 I p., 12,5 x 18,7 cm

destinataire : Madame Vernet

Musée royal de Mariemont : autographe I087 b

Chère Madame Vernet,

Les Dames Garcia en acceptant votre aimable invitation pour Dimanche soir, n'avaient pas pensé à un engagement qu'elles ont pris pour ce même soir.

Nous espérons être plus heureux le Dimanche suivant, et j'espère avoir le plaisir de vous voir d'ici là.

mille compliments et amitiés

C DeBériot

jeudi matin

Le Musée de Mariemont possède trois documents de la main de Charles de Bériot (1802 - 1870) : deux lettres et un manuscrit de musique.

Une des deux lettres a déjà fait l'objet d'une publication (6); quant au manuscrit, il s'agit d'une feuille d'album, une mélodie de 16 mesures notée en clé de sol sur une seule portée (6/8, en sol maj.), portant l'indication : " Bruxelles, le 9 octobre 1843 ". Le thème, qui semble original, ne se retrouve dans aucune des oeuvres connues du compositeur.

Dans l'ouvrage qu'il a consacré à Charles de Bériot (7), M. Marc Tollet a pu dénombrer dans la correspondance actuellement connue du violoniste 89 lettres datées et adressées à des destinataires bien identifiés et 13 lettres non datées, soit une bonne centaine de documents dont la plupart sont conservés en Belgique. Notons néanmoins que les deux lettres du Musée de Mariemont ne figurent pas dans cet inventaire et que les pièces se rapportant à de Bériot qui se trouvent dans le fonds musical du Château de Chimay demeurent toujours inaccessibles aux chercheurs.

Le court billet est adressé à " Madame Vernet " : c'est la première fois que dans la correspondance connue de Charles de Bériot apparaît le nom de cette dame, et cette observation ajoute encore de la valeur au document de Mariemont.

Mais l'absence d'informations sur la provenance de ce billet dans la collection de Raoul Warocqué d'une part, la nudité du texte, isolé de son enveloppe et sans indication de cachet postal de l'autre, font peser de sérieux problèmes sur sa datation et l'endroit où il fut écrit.

Examinons les éléments " objectifs " de ce billet.

a) "Les Dames Garcia"

Quelles sont les personnes ainsi désignées.?

A lire cette formulation initiale, il semble bien que de Bériot fasse expressément allusion à Madame Garcia mère, née Joaquina Sitches (1780 - 1864).

En réalité, cette appellation, au pluriel, peut indiquer " les combinaisons " de noms suivantes:

- Mme Garcia mère et sa fille, la Malibran
- Mme Garcia mère, la Malibran et Pauline Garcia
- Mme Garcia mère et sa fille Pauline

Maria-Felicia Garcia a fait la connaissance de Charles de Bériot en 1827 à Paris. Ayant obtenu de divorce le 6 mars 1835, elle l'épouse le 29 mars 1836, mais ils vivaient ensemble depuis 1829. Par conséquent, si la Malibran est désignée dans les " Dames Garcia ", la lettre ne peut avoir été écrite qu'entre 1827 et 1836, date du décès de la chanteuse.

Quant à Pauline Garcia (1821 - 1910), soeur cadette de Maria, elle avait effectivement commencé à paraître en public en compagnie de la Malibran et de Charles de Bériot en tant que pianiste, avant de se lancer elle-même dans la carrière de chanteuse. En 1840, elle épousera Louis Viardot, le directeur du Théâtre-Italien à Paris, et dès cette date, elle sera nommée " Mme Pauline Viardot".

Fait important à noter : à la mort de Manuel Garcia, en juin 1832, Maria Malibran a pris en charge sa mère et sa soeur, les emmenant dans ses tournées.

Même si le billet a été tracé du vivant de la Malibran, on ne peut pas écarter l'éventualité que, liée par un engagement, elle n'ait pu accompagner son mari chez Mme Vernet et, dans ce cas, les " Dames Garcia " désigneraient quand même aussi la mère et Pauline...

b) " Chère Madame Vernet "

Il s'agit très vraisemblablement de l'épouse de Horace Vernet (1789 - 1863), le peintre officiel de la monarchie de Juillet en France.

En 1811, Louise Pugol épouse Vernet qui l'avait rencontrée dans les salons d'Isabey. Elu à l'Académie des Beaux-Arts en 1826, Horace Vernet, descendant d'une famille de peintres renommés, s'est spécialisé dans la peinture de batailles. Artiste de grande culture, mélomane admirant Gluck et Mozart, il fut de 1829 à 1835 directeur de la prestigieuse Académie de France à Rome. Il incarnait à la perfection l'ambassadeur des Arts de la France à travers toute l'Europe.

A la Villa Médicis à Rome, il eut sous sa présidence parmi le contingent de pensionnaires musiciens lauréats du Grand Prix de Rome deux compositeurs intéressants : Ambroise Thomas et, surtout, Hector Berlioz.

Dans ses Mémoires et dans son abondante Correspondance, Berlioz fait état des excellents relations qu'il entretenait avec la famille Vernet. Dans ses lettres, il parle avec respect de " Madame Horace " et, à un certain moment, il s'était cru fiancé à la fille du peintre, Louise Vernet, qui lui faisait le plaisir de chanter quelques-unes de ses mélodies.

Ecrivant à sa soeur Nancy le 9 mai 1831, Berlioz trace un portrait pittoresque de Horace Vernet : " C'est un petit homme sec, d'une tournure élégante, obligeant mais sensible, fils respectueux, aimant sa fille comme un frère, et sa femme comme un oncle, gagnant vingt mille francs en 8 jours, tirant le pistolet et l'épée comme Saint-Georges, admirable tambour dansant la tarentelle avec sa fille à faire s'écrouler le salon d'applaudissements, raide et sec, bon et franc(...)" (8).

De son côté, Charles Baudelaire haïssait Horace Vernet, qu'il qualifiait de " militaire qui fait de la peinture " ...

c) La Malibran, Charles de Bériot et les Vernet

N'ayant pas eu à notre disposition des documents probants au sujet de la famille Vernet, force est de nous référer à des ouvrages biographiques sur la Malibran pour tenter de dépister l'état des relations entre les deux familles.

Le ton de la lettre - notamment dans sa formulation finale - est celui d'une amitié respectueuse certes mais exprimée sans embarras et même avec une certaine familiarité due, semble-t-il, à une déjà longue fréquentation.

1832 est une année importante dans la carrière de la Malibran; c'est aussi la date du premier séjour du violoniste belge en Italie avec la chanteuse. Maria-Felicia qui, enfant, s'était déjà produite sur les scènes italiennes, arrive en juin 1832 à Rome, première étape d'une série de tournées qu'elle fera en Italie jusqu'en 1836. Malgré la nouvelle du décès de son père, elle fait ses véritables débuts au théâtre Valle de Rome à la fin du mois de juin; les pensionnaires de la Villa Médicis assistent à une de ses représentations avec leur directeur Horace Vernet.

Son premier périple en Italie la fatigue tellement qu'à la fin de l'année 1832 " pendant quelques semaines, elle va goûter à Rome un délassement total chez les Horace Vernet, à la Villa Médicis. Pas un seul exercice vocal. De longues heures de silence passées à faire de la tapisserie, en compagnie de Louise Vernet, la charmante fille d'Horace, qui remarque : " Elle s'absorbe dans sa pantoufle comme dans une partition de Mozart ". Le soir, ce sont des causeries animées avec les familiers de la maison (...) On discute, non sans passion, sur Childe Harold, le fameux poème de lord Byron. Ou bien Vernet explique une planche gravée de Poussin, son maître préféré; il dégage le sens de ses compositions, la pensée qui y est enclose. Maria, toujours primesautière, fait des réflexions piquantes (...) " (9).

En février 1833, Maria donne le jour à un fils, Charles-Wilfrid...

Les premières rencontres entre le couple de Bériot et la famille Vernet datent-elles vraiment de l'année 1832 à Rome? Ou convient-il de les situer plus tôt dans le temps, et dans une autre ville?

Il semble bien que cette courte lettre, apparemment non confiée à la poste, a dû être écrite par le violoniste dans une localité, dans une ville de France - et pourquoi pas à Paris? - où il résidait en même temps que Madame Vernet, mais sa datation demeure conjecturale.

(Illustration musicale : Charles de Bériot, 6e des 6 Etudes brillantes pour le violon, op. 27, (vers 1837) par R. Werthen, violon et S. Traey, piano.)

B. Henri Vieuxtemps, Lettre autographe signée, datée Bruxelles,
4 avril 1841.
2 p., 13 x 20,8cm
papier à lettres avec en imprimé : LUNDI
destinataire : non identifié
Musée royal de Mariemont : Autographe II37 a

LUNDI

Bruxelles. ce 4 avril 1841

Monsieur,

Je suis passé à Quiévrain vendredi dernier 1er avril à six heures du matin, revenant de Paris, par la diligence des messageries royales rue notre-dame des victoires.

Avant que de faire la visite des malles on m'a demandé mon passe-port comme c'est l'habitude ; mais il ne m'a pas été rendu.

Devant partir sous peu de jours pour Londres, je viens, monsieur vous prier de me le renvoyer immédiatement, ou au moins de me dire où je pourrais me le procurer. Soyez assez bon pour me rendre ce service le plus tôt possible pour que je sache à quoi m'en tenir. Vous m'obligeriez infiniment en ne mettant point de retard à une réponse.

Recevez, monsieur, l'assurance de ma considération.

H. Vieuxtemps

Voici mon adresse :

H. Vieuxtemps artiste musicien
rue des Jardins, N° 47 Faubourg
de Scharbeek à Bruxelles.

.....

La lettre porte quelques indications manuscrites, peut-être d'une main étrangère : sur la page I :

- en-dessous de la date : " répondu "
- en bas à gauche : " renvoyé le 5 avril 1841 par Mr Adam Desuter (?) " (10)

Le destinataire de cette lettre est probablement un responsable du service de douane à Quiévrain. En termes pressants, Vieuxtemps lui demande de lui renvoyer sans tarder le passe-port qui ne lui fut pas rendu lors de son passage à la frontière franco-belge. Le respect de ses prochains engagements à l'étranger dicte en partie l'urgence de sa requête. Il l'écrit : arrivant de Paris, il ne fait qu'une courte halte à Bruxelles avant de s'embarquer à destination de Londres.

Prenons acte des informations circonstanciées que donne la lettre c'est-à-dire les indications précises sur le jour, l'heure, l'endroit de son départ et les moyens de transport. Autre fait intéressant : son adresse à Bruxelles, à un domicile peu connu de ses biographes. Notons à ce propos qu'à cette époque - au début de 1841 - Vieuxtemps connaissait quelques démêlés avec son père au sujet d'une maison que ce dernier avait fait construire rue du Méridien, à Bruxelles, avec l'argent de son fils et qu'il refusait de lui laisser en héritage. Enfin, on admirera la superbe envolée de la signature.

En plus de ces renseignements nullement négligeables, la lettre de Mariemont, datée du 4 avril 1841, s'inscrit dans un contexte de la carrière du virtuose, qui en révèle davantage son importance. L'année 1841, et le premier trimestre tout particulièrement, est un moment charnière dans la vie artistique de Vieuxtemps. A la fin de l'année 1840, comment se présente la carrière de ce jeune violoniste âgé de vingt ans ?

Dans la plupart des villes européennes, son nom et son talent sont acclamés et reconnus ; en Belgique, en Angleterre, en Allemagne, en Russie, la critique et le public l'ont placé parmi les meilleurs artistes du temps. Est-ce à dire que toute l'Europe ait été conquise par la beauté de son archet ? Non ! car il reste en effet à obtenir la consécration suprême, celle que l'on n'obtient qu'à Paris !

Vieuxtemps, assurément, n'est pas inconnu des parisiens. Comme enfant prodige, il avait accompagné à Paris son maître Charles de Bériot, se produisant dans quelques salons, au théâtre des Italiens où triomphait alors la Malibran. En 1830, l'adolescent s'y était même installé avec son père. Mais on oublie rapidement le passage d'un météore, fût-il prodigieux ! Et maintenant Vieuxtemps entend lui-aussi triompher dans la capitale française, comme violoniste et comme compositeur à part entière !

Conscient de l'importance de ce double enjeu, le musicien annonce à son ami Désiré Lejeune sa détermination de réussir :

" Je partirai immédiatement pour la capitale des capitales y chercher mon brevet d'artiste premier numéro ou de Nulliste " (lettre datée, Bruxelles, 19/II/1840) (II).

La consécration en tant que compositeur, Vieuxtemps ne peut espérer la décrocher qu'en emportant dans ses bagages des oeuvres qui soient originales, fortes, nouvelles, capables d'imposer sans réserve son génie. Et précisément le violoniste-compositeur semble idéalement armé pour affronter le jugement de la critique et du public de Paris. N'est-il pas l'auteur de ce grand Concerto en mi majeur pour violon et orchestre, son opus 10, composé en Russie durant l'hiver 1839 - 1840, créé par lui le 16 mars 1840 au Grand Théâtre de Saint-Petersbourg, repris ensuite avec grand succès à Bruxelles et à Anvers ? Avec la Fantaisie - Caprice, op. II, oeuvre bien rodée également, le Concerto en mi majeur forment la pierre angulaire de ses compositions à cette époque.

A la lecture de la correspondance publiée et des informations glanées dans la presse, il est possible de suivre jour après jour, pas à pas, les différentes étapes de sa conquête de Paris.

Il n'entre pas dans notre propos d'exposer en long et en large l'importance accordée par Vieuxtemps lui-même à ses succès parisiens ni de rapporter tous les commentaires élogieux des critiques ; qu'il nous suffise de rappeler la magistrale étude analytique consacrée à ces événements - et au Concerto en mi majeur - par M. Quitin (12) Nous nous bornerons à épingler quelques jalons essentiels de la stratégie de Vieuxtemps .

Seul à Paris, en ce début de janvier 1841, l'artiste s'emploie d'abord à rechercher des relations, à établir des appuis ; il se fait entendre dans des réunions privées, chez François Habeneck où il rencontre le flûtiste Tulou et le ténor Duprez, également chez de Bériot en compagnie du pianiste Wolff et De Glimme (13).

Ce qu'il nommera plus tard dans son Autobiographie (1878) comme étant " le triomphe légendaire du Conservatoire de Paris " se rapporte à sa fabuleuse prestation à la première séance des Concerts de ce Conservatoire où, en présence d'un parterre de célébrités musicales - Baillot, de Bériot, le violoncelliste Franchomme, Chopin... - il obtint un éblouissant succès. On connaît le retentissement des éloges de Berlioz (Journal des Débats, 14/1/1841) saluant avec enthousiasme l'interprète et le compositeur, " l'astre nouveau " au firmament des violonistes.

Après le concert à la salle Herz en février, Henri Blanchard souligne dans la Revue et Gazette musicale de Paris du 21/2/1841 " les principales qualités de ce nouveau représentant de cette école instrumentale belge, qui s'est placée si haut avec les Servais, les Batta, les Artôt, les Ghys, les Prume et les de Bériot " .

De son côté, le Journal de Liège du 16/2/1841 signale que :

" le violoniste belge est toujours en faveur à Paris.

Nous avons cité à plusieurs reprises les témoignages d'admiration que recueille Vieuxtemps comme compositeur et comme exécutant " .

Le même journal, à la date du 1er avril 1841 annonce que :

" Vieuxtemps a dû partir hier de Paris pour Bruxelles.

Il fera un bref séjour en Belgique ; on l'attend à Londres " .

La lettre conservée au Musée de Mariemont se situe bien sur son chemin de retour en Belgique.

Le 11 avril, l'artiste s'embarque à Anvers à bord du steamer anglais Soho (Journal de Liège, 13/4/1841) ; tout auréolé de ses triomphes à Paris, ayant en poche une lettre de recommandation du roi des Belges, Vieuxtemps va retrouver le public londonien.(1) La conquête de l'Europe va s'achever, et le musicien belge tourne déjà le regard vers Le Nouveau Monde... Les grandes tournées américaines se profilent à l'horizon, avec leur part de bonheur et de difficultés. " Je voyageais en colis à musique " dira plus tard le virtuose .

(Illustration musicale : Vieuxtemps, " Souvenir d'Amérique " variations burlesques sur le Yankee doodle, op. 17, par I. Perlmann et S. Sanders)

(1) Du Journal de Liège du 11 juin 1841. " Londres possède en ce moment une admirable réunion d'artistes. Des concerts sont annoncés avec Mmes GRISI, GARCIA, VIARDOT, PERSIANI, DORUS-GRAS, MEERTI notre compatriote, Sophie LOEWE; MM. RUBINI, MARIO, TAMBURIBI, LABLACHE, HAITZINGER. Ajoutez à cela les "récitals" de LISZT, comme on dit maintenant, le violon de VIEUXTEMPS, la flûte de DORUS, la harpe du jeune GODEFROID que nous avons vu il y a deux ans avec tant de plaisir et que la presse anglaise applaudit maintenant".

C. Quatre lettres de Hubert Léonard : Musée de Mariemont,
autographes 3479 à 3482

I) deux lettres signées, datées, à un même correspondant connu

- H. Léonard, Lettre autographe signée,
Ostende, 7 septembre 1858
1 p., 13,8 x 21,4 cm
destinataire : Dufour, Paris

Ostende 7 7bre 1858

Bonjour cher ami. J'espère que votre santé est excellente. La mienne est complètement consolidée grâce aux bains que je prends ici, et j'espère être assez fort pour entreprendre un tour de Russie cet hiver.

Je vois dans la gazette Musicale de Dimanche passé qu'il y a un déluge de célébrités musicales à Spa. Ostende n'est pas trop mal partagé non plus sous ce rapport. Mr et Mme Blaes-Meerti, Wicart, Guglielmi, le bariton, Léopold de Maeyer, Henri Wieniawsky et vos bons amis Mr et Mme Léonard se débattent tous les matins dans les flots de l'océan - mettez cela dans la gazette de Dimanche prochain, et vous obligerez votre ami

H. Léonard

Présentez nos civilités empressées à Madame Dufour, je vous prie, et mes amitiés à Monsieur Jemmy Brandus.

- H. Léonard, Lettre autographe signée,
Ostende, 2 septembre 1859
4 p., texte sur p. I et moitié supérieure de p.2
13,5 x 21,1 cm
destinataire : Dufour, Paris

Ostende, 2 7bre 1859.

Mon cher Dufour,

L'année passée à la même époque, je vous ai donné la liste des artistes qui se trouvaient réunis à Ostende; en oubliant pourtant un des plus éminents (Wolff), oubli naturellement involontaire, car c'est un ami. Je viens encore vous dire tout ce qu'Ostende renferme de célébrités: d'abord à tout seigneur tout honneur Le Roi des Belges, la grande Duchesse Hélène, le Prince Régent de Prusse, le Duc de Brabant et le Comte de Flandre - voilà pour l'aristocratie du sang - voici maintenant l'aristocratie du talent.

Rubinstein, Piatti, Wieniawsky, Haumann, Mr et Mme Blaes, le Comte Stainlein, Mr et Mme Léonard (si vous voulez bien le permettre) et Madame Garcia, la mère de Malibran et de Mme Viardot. Puis encore le violoncelliste Poorten, Bézékiński, le violoniste russe, et le ténor Wicart. - (Ed. Wolff vient d'arriver - Piatti vient d'être nommé officier de l'ordre de la couronne de chêne, par le Roi de Hollande (à Wiesbaden) Seligmann et Francomendès, chevaliers.

J'espère cher ami que vous vous portez bien ; ainsi que Madame Dufour, à qui nous vous prions de présenter nos compliments affectueux.

Je vous serre cordialement la main

H. Léonard

Ces deux très intéressantes lettres forment les volets exactement parallèles d'un diptyque.

A une époque où l'on ne parlait pas de médias, les journaux et les périodiques musicaux recevaient les informations de plusieurs sources : à côté des collaborateurs permanents attachés à la rédaction et ayant chacun une attribution précise, à côté également des correspondants fixés en province ou à l'étranger qui régulièrement faisaient parvenir les nouvelles sous forme de Lettres - Lettre de Constantinople, par exemple), il y avait place pour les informateurs occasionnels, bénévoles mais nullement désintéressés que formaient les artistes en villégiature, en tournée, en voyage... Au grè des événements, ils envoyaient les dernières nouvelles à un ami directeur d'une feuille musicale, qui faisait alors passer le papier sous l'anonyme mention : " on nous écrit de...". Léonard l'écrit sans ambages : " Mettez cela dans la gazette de Dimanche prochain".

A l'écart du circuit officiel des informations, cette démarche toute personnelle enchantait chaque directeur - rédacteur, qui dès lors réservait en priorité les colonnes de son journal à l'artiste - correspondant faisant partie de son " équipe ".

La saison estivale se prêtait admirablement bien à ce genre de circulation de renseignements où les potins de la chronique mondaine l'emportaient le plus souvent sur les faits réellement importants de la vie artistique. Chaque année, à pareille époque, les cités balnéaires comme les villes d'eau attiraient les couples royaux, les têtes couronnées, et offraient aux artistes en liberté, en congé ou en cure thermale, des lieux de ralliement et de rencontres où le temps des vacances s'alliait harmonieusement à la pratique instrumentale (14).

Afin de ne pas surcharger cet article d'une foule de détails biographiques sur chacun des artistes cités par Léonard, nous choisirons tantôt d'évoquer à larges traits le profil d'une carrière, tantôt de replacer dans le strict contexte des années 1858 - 1859 la personnalité de l'un ou de l'autre artiste.

Mais d'abord quelle est la situation de Léonard à cette époque? Agé de 40 ans, le virtuose - compositeur liégeois (1819 - 1890) a déjà derrière lui une belle carrière d'artiste. On retiendra que de 1849 à 1851 il a occupé au Conservatoire de Bruxelles la fonction de professeur de violon, succédant ainsi à Lambert-Joseph Meerts. Après deux années consacrées à des tournées de concerts, il reprend à ce même Conservatoire la place laissée vacante par Charles de Bériot.

En 1857, une grave maladie le contraint à un long temps de repos. Mais la Revue et Gazette musicale de Paris du 27 septembre 1857

annonce : " Le célèbre violoniste et professeur Léonard qu'une grave maladie a retenu tout l'été aux eaux de Kreutznach, est de retour à Bruxelles en très bonne voie de guérison. Il reprendra son cours à la rentrée des classes et a déjà reçu divers engagements pour la saison des concerts ".

En réalité, il ne se fera à nouveau entendre en public qu'à partir d'avril 1858, à Mons, à Bordeaux et à Paris.

" Le tour de Russie " qu'il espère entreprendre durant l'hiver 1858 - 1859 - voir la 1ère lettre - se limitera à une tournée triomphale dans les villes du Nord de l'Europe, Copenhague, Stockholm, et Christiana.

" Un déluge de célébrités musicales à Spa " écrit Léonard dans la première lettre . Effectivement, le 19 août 1858, la cité des bobelins avait connu un brillant Festival de musique donné par Henry Litolf et Camille Sivori, avec, entre autres, le concours de la Société des Amis Réunis de Liège que dirigeait Terry (15). Hubert Léonard allait du reste régulièrement donner des concerts en été à Spa : de 1846 à 1871, seul ou avec son épouse, il participera à 12 saisons.

Madame Léonard était une brillante vedette du chant.

D'origine espagnole, Antonia Sitches de Mendi (1827 - 1914) avait été formée à la sévère école de chant de Manuel Garcia (1805-1906), le frère de la Malibran, mais aussi son cousin. Elle épouse Léonard en 1849 et en compagnie de son mari, elle se produisit avec succès en concert pendant quelque trente années (16). Les Léonard étant ainsi étroitement apparentés à la famille Garcia, on ne s'étonnera guère de la présence parmi eux de Madame Garcia, née Joaquina Sitches, la propre tante d'Antonia (17). A plusieurs reprises, Hubert Léonard participera à des concerts avec Pauline Viardot et, plus tard, il enseignera l'étude du violon au fils de la cantatrice, Paul Viardot (1857 - 1941).

Le destinataire des deux lettres est Sélim-François Dufour (mort en 1872), à l'époque directeur de la Revue et Gazette musicale de Paris. Représentant officiel de la maison d'éditions musicales Brandus à Saint-Petersbourg, Dufour était devenu en 1854 copropriétaire avec Gemmy Brandus (1823 - 1873) de cette entreprise. Le frère de Gemmy, Louis Brandus, avait racheté en 1846 à Maurice Schlesinger la maison d'éditions musicales qu'il avait fondée à Paris vers 1821. Et pendant tout un temps, les éditions portèrent la mention : G. Brandus, Dufour et Cie.

La Revue et Gazette musicale de Paris était née de la fusion en 1835 de la Revue musicale fondée par Fétis en 1827 avec la Gazette musicale que publiait de son côté M. Schlesinger, et que celui-ci avait cédée à Brandus en même temps que son fonds musical.

Prenons maintenant connaissance de ce que Dufour a inséré dans son journal à la demande de Léonard.

Dans la Revue et Gazette musicale, à la date du 12 septembre 1858, nous lisons à la rubrique : " Chronique étrangère. Ostende " le communiqué suivant :

" Nous possédons en ce moment une véritable pléiade d'artistes: M. et Mme Blaes-Meerti, Wicart, le baryton Guglielmi, Léopold Meyer, Henri Wieniawsky, M. et Mme Léonard. Le célèbre professeur de violon au Conservatoire de Bruxelles a trouvé dans nos bains de mer la consolidation définitive de sa santé, et il se prépare pour cet hiver à une seconde excursion artistique en Russie ".

Dans le même journal, à la date du 11 septembre 1859, voici l'écho à la deuxième lettre de Léonard:

" Ostende

Notre saison de bains a été cette année des plus brillantes, non seulement par la présence des plus hauts personnages, parmi lesquels se trouvaient S.M. le roi des Belges, S.A.I. la grande-duchesse Hélène, le Prince régent de Prusse, le duc de Brabant, le comte de Flandre, etc.etc. mais aussi par la réunion d'un grand nombre de célébrités musicales: Rubinstein, Piatti, Wieniawsky, Haumann, M. et Mme de Blaes, le comte de Stainlein, M. et Mme Léonard, Edouard Wolff, le violoncelliste Poorten, le violoniste russe Bezekirki, le ténor Wicart, telle était la pléiade d'artistes appelés à se faire entendre devant nos augustes hôtes. Inutile d'ajouter qu'ils se sont acquittés de cette tâche avec la supériorité qui les distingue. Le succès du premier concert donné au Casino a été si complet qu'on s'occupe d'organiser une seconde fête musicale du même genre, et M. Léonard a été tellement émerveillé du jeu de M. Wieniawsky qu'il lui a proposé de faire un quatuor dans lequel nous entendrons, avec Wieniawsky et Léonard, Bezekirki et Piatti. Malheureusement Wieniawsky est malade et garde le lit. Il est fiancé à une jeune anglaise. En partant, la grande-duchesse Hélène a laissé une magnifique broche avec des pendants d'oreilles en diamants pour sa fiancée".

Par rapport au contenu de la deuxième lettre, ce communiqué présente quelques différences : aucune mention de la présence de Mme Garcia mère ni des distinctions honorifiques. En revanche, dans la fin du communiqué, se trouvent des informations qui ne figurent pas dans la lettre. En ce qui concerne les distinctions cependant, la Gazette et revue musicale de Paris les signalera dans d'autres numéros : celui du 21 août 1859 pour Franco-Mendès et celui du 25 septembre 1859 pour Piatti (18).

Ces artistes - on en compte 8 dans la première lettre et 17 dans la deuxième! - qui se retrouvent à Ostende pour quelques jours sont d'abord des amis heureux de se sentir en famille (19); tous, ils se connaissent bien, unis par l'enthousiasme de l'esprit, du talent et du coeur. Et on peut dire que les deux lettres que Léonard envoie à Dufour brillent comme une célébration, comme une fête de l'amitié.

Au centre de cette pléiade d'amis, se trouvent d'éminentes personnalités, telles que le pianiste Anton Rubinstein (1829-1894), le violoncelliste Alfredo Piatti (1822 - 1901) - et ce n'est certes pas par hasard si Léonard les place ostensiblement en tête de sa liste.

Vues sous un autre angle, ces lettres mettent également l'accent sur la vitalité et le rayonnement de l'Ecole belge, à la fois sur la valeur de ses interprètes et sur la qualité de son enseignement musical. A la côte belge, professeurs et disciples, talents confirmés et jeunes espoirs, vivent en bonne entente artistique, et la jeune génération s'apprête à propager les leçons reçues des maîtres.

C'est le cas pour le violoncelliste Arved Poorten (né à Riga en 1835), venu à Bruxelles perfectionner son style et sa technique auprès du grand Servais, qui deviendra professeur au Conservatoire de Saint-Petersbourg. C'est également vrai pour le violoniste russe Vassily Bezekirsky (1835 - 1919), élève de Léonard, qui a eu l'honneur de créer en février 1859 au Conservatoire de Bruxelles le 4^e Concerto de son professeur: grâce à son enseignement en Russie, il contribuera à faire apprécier la " Méthode Léonard " et, du même coup, l'excellence de l'Ecole belge de violon (20).

Mais parmi tous ces jeunes loups, qui n'ont pas encore 25 ans, c'est incontestablement le violoniste Henri Wieniawsky (1835 - 1880) qui a le talent le plus prestigieux, le plus fulgurant. Elève de Joseph Lambert Massart à Paris, il sera " ainsi influencé par l'école liégeoise de violon. Wieniawsky peut être considéré comme un continuateur de la tradition liégeoise " (21).

Passons maintenant rapidement en revue les autres artistes belges cités:

- a) le ténor tournaisien Wicart (1826 - 1882) a connu des heures de gloire au théâtre de la Monnaie à Bruxelles de 1853 à 1871. Sur les scènes internationales, son nom se trouva souvent associé à celui du baryton liégeois Sébastien Carman et à celui de la basse Pierre Depoitier sous l'appellation commune de " Trio belge ". Durant la saison 1857-1858 à la Monnaie, il interpréta notamment Sainte-Claire, opéra du duc de Saxe-Cobourg et, l'année suivante, il se fit applaudir dans Rigoletto de Verdi et dans Stradella de Flotow.
- b) le clarinetteste bruxellois Joseph Blaes (1814 - 1892), renommé d'un bout à l'autre de l'Europe, avait réorganisé en Russie (de 1842 à 1847) la musique de la Garde Impériale, tout en formant de jeunes instrumentistes. Depuis 1837, cet artiste qui avait joué avec Liszt et Rubinstein, enseignait la clarinette au Conservatoire de Bruxelles. En 1843, il avait épousé la chanteuse anversoise Elisa Meerti (1817 - 1878).

c) né en 1808 à Gand, Théodore Hauman, élève pour le violon de Snel à Bruxelles, fit une carrière en dents de scie, faisant alterner les périodes fastes - en Russie tout particulièrement - avec d'étranges passages à vide. Très inégal, Hauman, par ailleurs docteur en droit, était au dire de Fétis " plutôt homme d'instinct que musicien " (22). Après un concert donné le 9 septembre 1859 au Casino d'Ostende, le critique du Guide musical (du 22 septembre 1859) faisait observer : " on parle peut-être moins aujourd'hui de Haumann mais, lorsque son nom reparaît, ce n'est qu'accompagné des éloges les plus vifs. On regrette qu'il ne joue pas plus souvent ". Il est décédé à Bruxelles le 21 août 1878.

Figure bien moins connue, le comte Louis de Stainlein, d'origine hongroise, militaire de carrière, s'était fait avantageusement connaître à Paris, en 1857, comme violoncelliste et comme compositeur. Ayant épousé une dame Nagelmaekers de Liège, il se fixa définitivement en Belgique et mourut à Angleur en 1867.

Son ami Guglielmi, baryton en titre du théâtre impérial de Vienne, inscrivait souvent dans ses programmes des mélodies de Stainlein (23).

On remarque enfin dans la liste des artistes mentionnés les noms de quelques instrumentistes à la mode, excellents techniciens, auteurs de trop nombreuses et verbeuses pièces de virtuosité frottées d'exotisme, qui plaisaient à un certain auditoire: ce sont les violoncellistes Hippolyte-Prosper Seligmann (Paris 1817-1882) qui jouait sur un superbe Amati, et Jacques Franco-Mendès (1812 - 1886) ainsi que les pianistes Edouard Wolff (1816 - 1880) - (24) - compositeur très fécond qui collabora avec de Bériot et Vieuxtemps, et Léopold de Meyer (1816 - 1883). Ce de Meyer, élève de Czerny, était un personnage pittoresque, haut en couleurs, un amuseur public (25). Longtemps désigné par la critique comme étant " simple Lion " il fit en sorte d'accéder au titre de " Jupiter-Tonnant " ! Dans ses concerts, il lui arrivait de glisser furtivement entre ses propres compositions une oeuvre de Chopin...

ooooooo

(Illustration musicale : dernier mouvement du 4e Concerto, op. 26, de Hubert Léonard)

ooooooo

- 2) Hubert Léonard, Lettre autographe signée, sans date, " samedi",
4 p., texte sur p.I, 10,9 x 17,1 cm
papier à lettres avec monogramme : HL
destinataire : de Cuvillon

Samedi

Mon cher de Cuvillon,

J'ai bien regretté d'être sorti quand vous êtes venu - Si vous m'aviez laissé une heure je serais venu vous voir, mais puisque vous avez dit que vous reviendriez, je serai chez moi Lundi jusqu'à midi. Mardi je pars pour un mois.

Je vous serre cordialement la main.

H. Léonard

Né à Dunkerque en 1809, Jean-Baptiste Philémon de Cuvillon entra au Conservatoire de Paris en 1824 et devint l'élève de François Habeneck pour l'étude du violon et celui d'Anton Reicha pour le contrepoint et la fugue. Issu d'une famille française noble et ancienne, de Cuvillon, qui avait entre-temps obtenu une licence en droit, et sans pour autant négliger la carrière un peu errante de soliste et de chambriste en France et ailleurs, fut, de 1843 à 1848, professeur adjoint au cours de violon de Habeneck, devint membre de la Chapelle impériale et surtout occupa les fonctions enviées de Premier Violon à la Société des Concerts du Conservatoire de Paris. Ce poste au premier pupitre des violons qui non seulement l'autorisait à diriger les répétitions mais aussi à prendre la baguette de chef conducteur de l'orchestre lors de concerts publics, faisait de ce violoniste un homme précieux dont l'aide et l'appui étaient activement recherchés par tous les compositeurs soucieux de faire exécuter leurs ouvrages.

En 1835, recrutant les meilleurs instrumentistes en vue d'une exécution de Lélio, Berlioz ne manqua pas de s'adresser à de Cuvillon pour l'engager à faire partie de son orchestre.

Au lendemain d'un concert donné par de Cuvillon dans les salons Pleyel-Wolff à Paris, un critique écrivait en 1859 : " De Cuvillon a fait un plaisir extrême. Voilà encore un violoniste de la grande école, ne descendant jamais à la mignardise, à l'afféterie, au miaulement soi-disant expressif, qui sont un vrai fléau dans nos auditions. (26).

Nul doute que c'est à Paris à l'époque où il achevait ses études de violon - de 1836 à 1839 - dans la classe de Habeneck que Léonard a noué ses premières relations avec de Cuvillon (27).

La lettre de Mariemont porte témoignage des liens amicaux entre les deux violonistes - compositeurs, mais il est impossible de déterminer à quel séjour parisien (mais est-ce réellement à Paris?) de Léonard elle appartient ni de déceler le motif de la visite de de Cuvillon. Peut-être une recherche sur l'usage du papier à lettres marqué aux initiales de Hubert Léonard serait-elle de nature à apporter un éclairage plus satisfaisant ?

- 3) Hubert Léonard, Lettre autographe signée, sans date.
4 p. de papier bleu, texte sur p. I
I4,I x 22,4 cm
destinataire : non identifié

Mon chér ami,

Schott vient de me dire qu'il vous avait envoyé un double quatuor - plus un que je vous ai envoyé, cela fait 3. Je crois que cela suffira car ce concerto ne demande pas une grande force d'orchestre - du reste, Richault, qui a gravé les trois quarts de ma musique vous donnera tout ce que vous voudrez. Ôtez les sourdines où cela vous semblera bon.

à vous de coeur

En hâte

H. Léonard

Des quatre lettres inédites de Léonard conservées au Musée de Mariemont, c'est à coup sûr cette dernière qui pose le plus d'interrogations : elle n'est pas datée, il n'y a aucune indication de lieu, le correspondant n'est pas identifié et, de surcroît, elle prête à différentes interprétations ! Cette lettre toutefois se distingue des trois autres par le fait qu'elle est la seule qui mette en lumière l'art de compositeur de Léonard.

Trois éléments retiennent l'attention : les noms de deux importants éditeurs de musique - Schott et Richault - ainsi que la référence à un concerto de Léonard.

Durant trois générations, la maison d'éditions musicales Richault a occupé pratiquement tout le XIXe siècle en France. C'est en 1810, à Paris, que son fondateur, Simon Richault (1780-1866) se fit connaître en éditant les symphonistes allemands et les lieder de Schubert, en traduction française ; c'est également Richault qui, le premier, fit confiance au génie de Berlioz en publiant la plupart de ses oeuvres. Son fils Guillaume, puis son petit-fils Léon assurèrent à l'entreprise une succession des plus florissantes. A la mort de Léon Richault en 1895, le fonds musical de la maison fut repris par un autre éditeur français, Costallat.

On ne peut s'empêcher de trouver un peu surprenant le propos de Léonard lorsqu'il affirme que c'est Richault " qui a gravé les trois quarts de (sa) musique " (28). Ainsi en ce qui concerne les concertos, il semble bien que seul le 4e Concerto, op. 26, créé en 1859, fût édité par cette maison.

Plus célèbre est la maison d'éditions Schott fondée à Mayence en 1770 et toujours en activité aujourd'hui. La richesse et la diversité de son catalogue jointes à la multiplication à l'étranger de nombreuses succursales - à Bruxelles notamment - n'ont cessé de faire rayonner à travers le monde le nom et le prestige de cet éditeur allemand.

Le Concerto qui paraît le mieux répondre à la description très sommaire qu'en fait Léonard pourrait être le 5e et dernier, en ré majeur, créé lui aussi en 1859, et dont voici le titre complet : " A mon ami Ferdinand Kufferath, 5e Concerto pour le violon avec accompagnement d'orchestre (Quatuor) ou de Piano par H. Léonard, Op. 28 " (n° éd. 18.930 Mayence B. Schott'Söhne).

Si cette hypothèse - que nous citons d'après M. Quitin - se vérifie, la lettre en question ne ferait que confirmer les liens d'étroite amitié unissant le couple Léonard à la famille Kufferath.

Personnalité éminente de cette famille d'origine allemande, Ferdinand Kufferath (1818 - 1896), installé à Bruxelles en 1844 comme professeur de piano et de composition, fut nommé en 1872 professeur de contrepoint et fugue au Conservatoire de cette même ville. En compagnie de ce musicien, aussi bon violoniste qu'altiste, Hubert Léonard aimait à pratiquer les oeuvres majeures de la musique de chambre ; le célèbre violoncelliste Adrien-François Servais était également un habitué de ces réunions musicales bien sympathiques. Enfin, il faut rappeler que Mme Léonard, née Antonia Sitches, était la marraine et le professeur de chant d'Antonia Kufferath, une des filles de Ferdinand.

Quoi qu'il en soit, on peut affirmer que le correspondant de cette courte lettre, hâtivement rédigée, non seulement jouissait de la totale amitié du violoniste mais devait être aussi un musicien professionnel digne de confiance, un artiste efficace et compétent, autorisé à apporter de sa propre initiative à la partition de Léonard les changements susceptibles d'en valoriser l'exécution, en somme un ami réunissant un ensemble de qualités humaines et artistiques, tel que de Cuvillon.

CONCLUSION

Les 6 lettres du Musée de Mariemont dont l'existence vient d'être révélée, et qui sont toutes dans un excellent état de présentation, sont des documents passionnants, d'un indéniable intérêt historique. Si elles mettent en valeur trois personnalités qui ont puissamment contribué à établir au XIXe siècle dans notre pays et à l'étranger le haut niveau de l'Ecole belge de violon, elles jettent également un jour familial sur quelques moments de l'existence et de la carrière des artistes.

Qu'il décommande une visite, qu'il soit, en tournée, harcelé par des petits imprévus qui peuvent bouleverser les impératifs d'un horaire, qu'il informe ses amis de sa situation, qu'il ait affaire à des éditeurs ou à quelque musicien chargé de défendre une de ses oeuvres, l'artiste, inséré dans le tissu socio-économique de son temps, laisse au fil de sa correspondance, dans ses courts billets, un peu du rythme de sa vie, un peu de sa chaleur, un peu de sa vie intérieure. Au-delà de la filiation artistique, existent aussi d'autres liens tout aussi importants, formés par les alliances et la parenté : et quoi de plus émouvant que ces couples d'artistes se produisant ensemble, recueillant en commun les succès : Charles de Bériot et la Malibran, Vieuxtemps et son épouse, la pianiste Joséphine Eder, Hubert Léonard et Antonia Sitches, sans oublier Blaes - Meerti...

C'est pourquoi, en dépit des multiples difficultés que soulèvent encore certaines lettres, nous avons voulu en privilégier la qualité humaine et les présenter dans leur état actuel, pour la curiosité et pour le plaisir des chercheurs et des lecteurs.

NOTES

- (1) Nous exprimons en premier lieu notre vive gratitude à M. Guy DONNAY, directeur du Musée royal de Mariemont, qui nous a aimablement permis l'étude et la publication de ces 6 lettres inédites de violonistes belges.
Notre reconnaissance va également à M. Pierre-Jean FOULON, assistant au Musée royal de Mariemont, qui nous a facilité les recherches dans les collections musicales dont il a la garde.
- (2) Guy DONNAY, Le Musée royal de Mariemont dans La Wallonie. Le Pays et les hommes., t.IV, Bruxelles, La Renaissance du Livre, 1981, pp. 379-381.
Maurice VAN DEN EYNDE, Raoul Warocqué, Seigneur de Mariemont, 1870-1917. Musée de Mariemont, 1970.
- Les Warocqué. Une dynastie de maîtres-charbonniers, Bruxelles, Ed. Labor, 1984.
Consulter aussi : Les Cahiers de Mariemont, nombreux volumes publiés par le Musée de Mariemont depuis 1970.
- (3) Pierre-Jean FOULON, Les reliures de Charles De Samblanx et Jacques Weckesser à Mariemont, dans le Catalogue de l'Exposition D'un livre l'autre, Musée de Mariemont, 12/12/1986 - 1/3/1987, p. 57.
- (4) Cf. Catalogue de l'Exposition Ces musiciens qui ont fait la Musique. Autographes et Documents musicaux du 16e au 20e siècle. Catalogue rédigé par Gérard PINSART, Musée de Mariemont, du 26/10/1985 au 31/3/1986.
- (5) Les textes des lettres sont reproduits conformément aux originaux.
- (6) Musée royal de Mariemont: lettre de Charles de Bériot, Autographe I087/a; la lettre a été publiée dans le Catalogue cité à la note (4), p. 232.
Le manuscrit est conservé sous le n° d'autographe : I087/c.
- (7) Marc TOLLET, Charles de Bériot en tant que virtuose, compositeur et professeur, 465 p., Mémoire de licence en Musicologie (U.L.B., 1973), couronné par l'Académie de Belgique en 1985.
Nous devons la plupart des renseignements sur de Bériot à l'obligeance de M. TOLLET, que nous remercions vivement .
- (8) Hector BERLIOZ, Correspondance générale, I, 1803-1832, éd. sous la direction de P.Citron, Paris, 1972, p. 447.
- (9) Suzanne DESTERNES et Henriette CHANDET, La Malibran et Pauline Viardot, Paris, 1969, pp. 131-132.

- (I0) Le Musée de Mariemont possède deux autres documents de Vieuxtemps : une lettre (Autographe II37/c) et un manuscrit de musique (Autographe II37/b). Ces deux documents ont été publiés dans le Catalogue cité à la note (4).
- (II) Lettre citée par Agnès BRIOLLE dans Henri Vieuxtemps (1820-1881) Compositeur Virtuose, Virtuose Compositeur ? Maîtrise d'éducation Musicale (1984), Université d'Aix-Marseille, p. 128.
De son côté, Jean-Théodore RADOUX dans son ouvrage Vieuxtemps. Sa vie. Ses oeuvres (Liège, 1891), citant le même extrait de la lettre, écrit " nullité " au lieu de " Nulliste ".
- (I2) José QUITIN, Commémoration de deux anniversaires : Henry Vieuxtemps et Eugène Ysaye, 1ère partie : H. Vieuxtemps et son Concerto, op.10, dans Bulletin de la Société liégeoise de Musicologie, n°38, juillet 1982.
- (I3) Journal de Liège, 9 janvier 1841.
Les extraits du Journal de Liège cités dans cet article nous ont été aimablement communiqués par M. José Quitin.
- (I4) " Nos artistes se rabattent sur nos villes de bains ou d'eau minérale " lit-on dans le Guide musical, 19/8/1858.
- (I5) Albin BODY dans Le Théâtre et la Musique à Spa au temps passé et au temps présent (Bruxelles, 1885, 2e éd., p.209) rapporte que : " Ce Festival avait réuni à Spa un véritable congrès d'artistes. Outre ceux qui y prirent part, citons parmi les principaux : Moscheles, Tamberlick, Singelee, Lucchesi, A.Samuel, Delabarre, Massart frères, etc. Jules Janin (du Journal des Débats) était au nombre des auditeurs".
- (I6) En 1858 et 1859, Mme Léonard inscrivait régulièrement à ses programmes les oeuvres suivantes : des extraits d'opéras de Haendel, de Donizetti (L'Elisir d'amore), de Verdi (Les Vêpres siciliennes), de Rossini (Cenerentola), des tyroliennes et des pièces brillantes comme le Carnaval de Venise, Absence et Retour de Venzano, le Trille du Diable de Panseron, de Bériot et la Malibran, sans oublier ses propres romances.
- (I7) Florine, villanelle, paroles d'Emile Deschamps, musique de Mme Léonard de Mendi, " à Pauline Viardot " (1858).
Quand viendra la saison nouvelle, villanelle, paroles de Théophile Gautier, musique de Mme Léonard de Mendi, dédiée à Mme Garcia mère (1859).
- (I8) En décembre 1855, le Gouvernement belge avait décerné à Hubert Léonard la croix de Chevalier de l'Ordre de Léopold.
- (I9) " Notre ami, Antoine Rubinstein " écrit notamment Joseph Blaes dans ses Souvenirs de ma vie artistique, Bruxelles, 1888, p. 77.

- (20) Musique en Wallonie, qui contribue si magnifiquement à la connaissance et à la diffusion des musiciens belges, et plus spécialement des artistes liégeois, a présenté un disque (MW 5) groupant le 4e Concerto de Léonard et la Fantasia appassionata de Vieuxtemps, avec une belle étude de M.Quitin.
- (21) L'Ecole belge de violon. Bibliothèque royale Albert Ier. Bruxelles, 1978. Catalogue de l'exposition rédigé par B.Huys. Introduction par José Quitin, p. 35.
- (22) F.-J. FETIS, Biographie universelle des Musiciens, Paris, 1874, 2e éd., article " Hauman ".
- (23) Une larme, texte de Lenau, musique de Stainlein (Revue et Gazette musicale de Paris, I4/II/1858).
- (24) On lit dans La France musicale, du 27 juin 1841, cette remarque : " Quel infatigable compositeur qu'Edouard Wolff ! Le critique pourrait dire de lui, en parodiant le vers de Boileau : " Cessez de composer ou je cesse d'écrire ".
- (25) " He was a clown " écrit à son sujet Harold SCHONBERG dans The Great Pianists, London, 1978, p. 179.
- (26) Adolphe BOTTE dans la Revue et Gazette musicale de Paris, 10 avril 1859. Dans un article précédent, il avait précisé que la " grande école " était celle qui " a pour chefs, Viotti, Rode, Kreutzer, Baillot et Habeneck ".
- (27) Le 6e Concerto pour violon et orchestre de Charles de Bériot, son opus 70, oeuvre écrite pour le concours de perfectionnement de 1849 porte la dédicace : " à Monsieur de Cuvillon ".
- (28) Dans le Supplément à la Biographie universelle des musiciens de Fétis (Paris, 1880), à l'article " Richault ", le nom de Léonard figure parmi ceux des compositeurs de " musique pour instruments à cordes " édités par cette maison.

Février 1987

Gérard Pinsart